

—Mais c'est le cri d'une femme qu'on égorge, dit l'inspecteur de police d'une voix frémissante.

Lucien était devenu pâle comme un mort.

—Malheur ! malheur ! prononça-t-il, nous arrivons trop tard !

Maximilienne restait debout en face de son terrible ennemi. Elle n'avait fait aucun mouvement. On aurait dit que ses pieds étaient cloués sur le parquet.

Sosthène gardait sur ses lèvres son hideux sourire, comme s'il eût été inconscient du crime qu'il venait de commettre.

—Ah ! ah ! dit-il de sa voix enrouée, c'est elle qui nous a trahis, la coquine... la voilà, je l'ai tuée !... je sais ce qui m'attend ; eh bien, cela m'est égal. Mais si je monte sur l'échafaud, ce ne sera pas seulement pour avoir tué cette fille qui ne valait pas un coup de poignard... Maximilienne de Coulange, continua-t-il, je hais ta mère, je hais ton père, j'exècre celui que tu appelles ton frère, et, toi aussi, je te hais !... Tiens, je voudrais pouvoir vous tuer d'un seul coup !... Mais, te voilà, toi, tu ne m'échapperas pas. Maximilienne de Coulange, tu vas mourir !

Il fit un pas en avant et leva son poignard, dont la lame rouge du sang d'Elisabeth, fumait encore.

La jeune fille retrouva subitement sa voix un instant paralysée.

—Lâche ! assassin ! dit-elle, en se jetant en arrière.

Au même instant Lucien et Mouillon se précipitèrent dans la chambre.

La jeune fille laissa échapper un cri de joie.

Déjà le jeune homme avait bondi près d'elle et lui faisait un rempart de son corps.

En même temps, Mouillon s'était jeté sur l'assassin et l'avait désarmé.

Le misérable poussa un rugissement de rage et, croyant pouvoir s'échapper, il s'élança vers la porte. Le comte de Coulange se dressa devant lui. Il recula en faisant entendre un nouveau rugissement.

Tout à coup on le vit chanceler ; l'expression de son visage devint plus horrible encore ; ses joues se couvrirent de taches rouges, violacées ; ses yeux arrondis, injectés de sang, semblaient lui sortir de la tête ; son cou s'était gonflé, il ne pouvait plus respirer.

La tête renversée en arrière, la bouche grande ouverte, il faisait de violents efforts pour aspirer l'air. Il y eut dans sa gorge une sorte de râlement. Un éclair livide sillonna son regard ; il fit un soubresaut, porta en même temps ses deux mains à son cou, puis il tomba raide, comme une masse, à côté du corps sanglant d'Elisabeth. Le misérable était mort frappé d'apoplexie, causée par l'abus de l'absinthe.

—Mon frère, mon frère ! s'écria Maximilienne.

Et elle s'élança dans les bras d'Eugène.

A son tour, Morlot entra dans la chambre, tenant un paquet de cordes. Silencieusement, Mouillon lui montra Sosthène de Perny et Elisabeth.

—Assassinée ! murmura Morlot.

—Il s'est trompé, ce n'est pas elle qu'il voulait poignarder.

Morlot s'approcha de Sosthène et le toucha.

—Je n'ai plus besoin de cela, fit-il en se redressant brusquement et en jetant les cordes dans un coin de la chambre ; ce misérable est garrotté avec des liens plus solides que les nôtres : il est mort !

—Mort ! répétèrent en même temps Eugène et Maximilienne.

—Oui, il a été frappé...

—Par la main de Dieu, acheva le comte de Coulange.

Maximilienne s'agenouilla près d'Elisabeth.

—Pauvre jeune fille, dit-elle d'une voix pleine de larmes, elle est victime de son dévouement ; c'est ma poitrine et non la sienne que cherchait le poignard de l'assassin. Pour elle, Dieu sera clément.

Elle se pencha et, pieusement, elle mit un baiser sur le front d'Elisabeth.

Soudain, le corps de la jeune fille eut un tressaillement, ses yeux s'entr'ouvrirent et elle fit entendre un faible gémissement.

—Elle vit, elle vit ! s'écria Maximilienne. Ah ! il faut la sauver !

Morlot prit doucement Elisabeth sous les bras et la souleva, pendant que le comte de Coulange et Mouillon cherchaient à arrêter le sang qui continuait à couler de sa blessure.

Au bout d'un instant, la jeune fille poussa une nouvelle plainte, ses yeux s'ouvrirent entièrement et se fixèrent sur Maximilienne. Aussitôt son regard s'illumina et il y eut sur son front comme un rayonnement... L'expression de sa physionomie avait quelque chose de céleste. Ses lèvres remuèrent ; elle parlait, mais si bas et d'une voix si faible que Maximilienne dut approcher son oreille de sa bouche pour entendre.

—Vous êtes sauvée... disait-elle. Je suis heureuse, bien heureuse de mourir pour vous...

—Elisabeth, vous vivrez ! s'écria Maximilienne.

—Non, je sens que la vie s'éteint en moi, je suis frappée à mort... Ne me plaignez point, je quitte la vie sans regret, avec joie... Vous m'avez pardonné, Dieu me pardonnera... Je ne vois rien, je ne sens plus rien... je... je... je meurs !...

Un soupir s'échappa de sa poitrine et sa tête retomba lourdement sur le bras de Morlot.

Elle était morte.

Cinq minutes s'écoulèrent au milieu d'un profond silence. Toujours agenouillée, Mlle de Coulange pleurait, le visage dans ses mains. Enfin, Morlot reprit la parole.

—Mouillon, dit-il, nous ne devons pas laisser le cadavre de cette jeune fille à côté du cadavre de son assassin.

—Vous avez raison, répondit l'inspecteur de police.

Ils enlevèrent Elisabeth et la portèrent sur le lit.

En se relevant, le regard de Maximilienne rencontra celui de Lucien de Reille, qui se tenait respectueusement à l'écart. Elle s'approcha de lui, et lui tendant la main :

—Monsieur, dit-elle, d'un ton plein de gratitude, je vous remercie.

Je n'oublierai pas que si vous étiez arrivé une seconde plus tard je serais comme cette pauvre fille, ajouta-t-elle en montrant Elisabeth étendue sur le lit.

—Avez-vous encore besoin de nous ? demanda le comte de Coulange à Morlot.

—Non, monsieur le comte, vous pouvez partir.

—Oh ! oui, partons, partons vite, dit vivement Maximilienne ; je voudrais déjà être loin de cette maison maudite.

—Mon cher Lucien, reprit le comte, offre ton bras à ma sœur.

Il serra la main de Mouillon et celle de Morlot, en disant :

—A bientôt !

—A demain matin, monsieur le comte, répondit Morlot ; j'aurai l'honneur de me présenter à l'hôtel de Coulange.

Les deux jeunes gens et Maximilienne sortirent de la chambre. Moins de dix minutes après ils rejoignaient Jardel. Ils prirent place dans la voiture, et les chevaux partirent à fond de train dans la direction de Paris.

Après le départ de Maximilienne, Morlot et Mouillon fermèrent la porte de la chambre, laissant sur la table la lampe allumée. Ils descendirent au rez-de-chaussée où ils trouvèrent les deux agents, debout devant la porte de la chambre de Sosthène, dans laquelle ils avaient traîné Des Grolles solidement garotté avec des cordes neuves.

On avait trouvé sur lui plusieurs clefs ; avec l'une de ces clefs on avait ouvert la porte de la maison et avec une autre la claire-voie qui fermait le clos.

Morlot entra dans la chambre et resta un instant silencieux, les bras croisés, regardant Des Grolles. Après de vains efforts pour rompre ses liens, le misérable ne faisait plus de mouvement. Toutes ses forces étaient épuisées. Mais les fauves éclairs que lançaient ses yeux, trahissaient la rage impuissante qui grondait en lui.

Morlot fit un signe aux deux agents. Ils entrèrent.

—Déliez-le, fit Morlot.

Les agents obéirent. Des Grolles se releva et respira à pleins poumons.

—Asseyez-vous là, lui ordonna Morlot.

S'il essaye seulement de franchir le seuil de cette chambre, reprit Morlot, en s'adressant aux agents, brûlez-lui la cervelle.

—Je sais bien que je ne peux pas m'échapper, dit le misérable d'une voix creuse. Faites de moi ce que vous voudrez.

Et il lança à Morlot un regard de haine.

—Des Grolles, vous ignorez ce qui vient de se passer dans la chambre où vous teniez enfermée Mlle de Coulange, je vais vous le dire :

Votre complice y est entré, un poignard à la main, avec l'intention d'égorger votre prisonnière ; aveuglé sans doute par l'ivresse de l'absinthe qu'il venait de boire, il n'a pas reconnu, d'abord, celle qu'il voulait frapper ; c'est la jeune fille que vous aviez placée près de Mlle de Coulange qu'il a assassinée. Un instant après il est tombé lui-même, foudroyé, à côté du cadavre de sa victime ; en le frappant d'une de ses foudres vengeresses, Dieu a voulu qu'il échappât à la justice des hommes.

Des Grolles sursauta et ses yeux hagards se fixèrent sur Morlot. Celui-ci continua :

—Vous m'avez reconnu ; je n'ai pas à vous demander comment vous avez su que je me nomme Morlot ; il importe peu... Vous m'avez reconnu ; donc vous vous souvenez de la visite que je vous ai faite autrefois à Mazas. Ce jour-là, je vous ai réclamé des papiers volés par vous et par votre complice au château de Coulange. Vous n'avez certainement pas oublié ce que vous m'avez répondu au sujet des papiers... "Pour m'en débarrasser, m'avez-vous dit, je les ai jetés dans la Marne." C'était un mensonge. Vous les aviez cachés quelque part, ces papiers, avec ou sans le coffret dans lequel ils étaient enfermés.

Après avoir fait vos cinq ans de prison, ou plus tard, vous les avez trouvés à l'endroit où vous les aviez cachés et vous les avez remis à Sosthène.

Ne cherchez pas à nier, c'est inutile, reprit Morlot d'un ton rude ; c'est sur le secret de famille que contiennent ces papiers que votre complice, celui qui se fait appeler comte de Rogas, a ébauché la plan qui devait vous livrer la fortune entière du marquis de Coulange.